

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (novembre à mai) — les vacances exceptées :: :: ::

# L'ÉTUDIANT

AFFIRMONS NOUS!

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

Les marchands qui tiennent à la clientèle des Étudiants feraient bien d'annoncer dans notre journal. C'est le plus sûr moyen de les atteindre.

2ème ANNÉE — No 11

MONTRÉAL : 31 JANVIER 1913

Abonnement: \$1.00 — 5 sous le No

## LE MILITARISME A L'UNIVERSITE

Les étudiants de Laval ont sans doute appris par les journaux l'entrevue du ministre de la milice, l'hon. Sam Hughes avec notre recteur, M. le chanoine Dauth.

La démarche du ministre avait de quoi surprendre et éveiller l'opinion universitaire. Il est rumeur que les autorités fédérales songent sérieusement à créer à Laval un corps d'élite militaire, c'est-à-dire un état-major composé de carabins.

L'idée de choisir des cadets parmi la classe étudiante a déjà trouvé son application dans plusieurs de nos maisons d'éducation classique ou commerciale, et nombre de nos collègues et séminaires sont déjà pourvus d'un corps de jeunes militaires: qu'il nous suffise de mentionner les collèges de Joliette, de Rigaud, de Saint-Laurent, et à Montréal, le Mont Saint-Louis.

Nous ne voyons pas pourquoi, en principe, l'Université refuserait de suivre leur exemple, et d'avoir ses militaires.

Ce'a donnerait un certain air martial au quartier latin, et le fait de voir nos galonnés promener leur costume dans les corridors de l'Université et d'entendre résonner leurs épées sur les dalles, mettra un peu d'animation chez nous: l'apathie des étudiants en sera peut-être secouée, du moins pour quelque temps.

La seule objection faite par notre lieutenant-colonel-honoraire, M. le recteur, à la suggestion de l'honorable Sam Hughes, est

l'extrême pénurie où se trouve l'Université Laval.

On dit que le ministre l'a écartée d'une façon toute militaire: le gouvernement puiserait dans son trésor les deniers nécessaires à la réalisation du projet. Et l'on sait que "l'argent est le nerf de la guerre".

Avant d'adhérer au projet, nous attendrions de savoir comment ses auteurs entendent le mettre à exécution.

Un corps d'officiers devra commander à des subalternes: d'où la nécessité de créer une armée ou tout au moins un régiment de cadets. Il faudra instruire les uns et les autres: la science militaire est assez compliquée pour exiger de ceux qui s'y adonnent, le temps de l'étudier. Comment conciliera-t-on les exercices et les campements avec la vie et les études professionnelles des étudiants? Va-t-on remanier le programme universitaire de façon à satisfaire les exigences qu'entraînera sûrement la mise à exécution du plan de l'hon. Sam Hughes? Nous l'ignorons.

Quoi qu'il en soit, nous attendrions avant d'endosser l'uniforme et de courir aux armes, de nouveaux détails sur cette "mystérieuse affaire", sur la nature exacte du projet, nous réservant la liberté de l'appuyer ou de le combattre selon qu'il nous paraîtra profitable ou nuisible aux étudiants de Laval.

Commandant CROCHARD.

## Les petits maîtres hollandais

CONFERENCE DE M. J.-B. LAGACE

Une réaction se produisit en Flandre au lendemain des troubles qui marquèrent le début du XVIIe siècle. Les écoles flamandes voulurent se consoler du joug espagnol en rejetant de leurs tableaux toute trace d'influence étrangère et en revenant aux traditions nationales. Rubens rendit à son école l'originalité qu'elle avait perdue. L'âme flamande se retrouvait, après la crise politique, semblable à elle-même, avec ses habitudes de pensées et de sentiments. Il n'y avait de changé que la conscience artistique qui, en se retrouvant dans sa vérité native, avait reconnu ses erreurs passées et entrepris de les réparer en créant des chefs-d'œuvre.

En Hollande, du jour au lendemain, tout se trouva transformé de fond en comble. En changeant de foi politique et devenant républicaine, la Hollande sentit peser sur elle le poids d'une destinée qu'elle désira brillante, dès le premier instant; en changeant de religion et devenant protestante, elle eut à briser avec les traditions séculaires. Elle sortait de la lutte métamorphosée, méconnaissable.

Les conditions d'art furent modifiées. Le catholicisme proscrit, c'était le temple dépouillé de ses tableaux, de ses objets d'art et les artistes savaient bien qu'il ne fallait plus compter sur les tableaux de sainteté. L'une des sources les plus pures d'inspiration était pour eux tarie.

Plus d'églises, plus de cours, plus de luxe plus de palais princiers, partant plus de lambris assez vastes pour recevoir leur larges compositions. La Hollande eut le bonheur rare de voir naître, en moins d'un quart de siècle, de 1606 à 1630, toute une pléiade d'artistes qui, doués d'un esprit pittoresque remarquable, allaient agir en commun sur les destinées de leur art: Rembrandt, Gyp, Terburg, Both, Van Ostade, Metsu, Van der Helst, Potter, Hobbéma, Rydaël, etc...

Le problème qu'ils avaient à résoudre était de trouver un art qui eût le don de plaire aux bourgeois hollandais, gens pratiques et peu rêveurs, se complaisant dans la

tiède chaleur de leur foyer puritain, curieux que d'eux-mêmes et des sites enchanteurs de leur pays.

Ces artistes firent alors le portrait de la Hollande, ils en tracèrent une image non point idéalisée et embellie, mais ressemblante et vraie.

Le moindre coin de la terre hollandaise, avec ses plaines couvertes de moissons, ses hameaux pittoresques, ses moulins tournants, ses grèves plates, ses mers orageuses et noires, ses villes aux rues étroites, ses fêtes vilageoises et ses kermesses, ses moeurs honnêtes ou crapuleuses, ses tavernes remplies de buveurs tapageurs et de filles peu farouches, ses boudoirs parfumés, ses cuisines remplies de victuailles, ses parloirs aux tuiles reluisantes, aux fenêtres maillées de plomb, — offrait à l'observation sagace des artistes le sujet de mille sujets de tableaux.

Les choses et les hommes scrupuleusement étudiés devenaient pour eux un répertoire inépuisable, fourmillant de vie, offrant à chacun un spectacle conforme à ses instincts ou à ses préférences, des sensation délicates pour les délicats, grossières pour les esprits vulgaires, douces et tendres pour les mélancoliques et les poètes, réjouissantes pour ceux qui aiment à rire, idylliques pour ceux qui aiment à rêver.

Cette diversité d'impressions, en dépit de ses contradictions apparentes, se fonde en une heureuse unité qui fait de ces petits maîtres, fâneurs ou galants, une école qui concentre ses efforts dans la réalisation d'un idéal nouveau: immortaliser en des chefs-d'œuvre l'image de la patrie.

Les peintres hollandais ont une prédilection marquée pour les petites toiles qu'on s'explique aisément. "Les moeurs économes et simples, les habitudes sédentaires de ces populations amies de leur foyer, l'exiguïté et l'uniformité des habitations", ne pouvaient tolérer que la peinture de chevalet. La suppression des couvents, la transformation des églises, suffirent à expliquer la dimension étriquée de ces tableaux. Sans doute, il y avait les hôtels de ville et les vastes locaux où se réunissaient les puissantes corporations. Les artistes ne refusèrent pas les occasions qui s'offrirent à eux; mais elles n'étaient ni fréquentes ni très rémunératrices, et ils n'y mettaient pas de zèle.

## LE TEMPS PERDU

Si peu d'oeuvres pour tant de fatigue et d'ennui!  
De stériles soucis notre journée est pleine;  
Leur meute sans pitié nous chasse à perdre haleine,  
Nous pousse, nous dévore, et l'heure utile a fui...

Demain! j'irai demain voir ce pauvre chez lui;  
Demain je reprendrai ce livre ouvert à peine;  
Demain je te dirai, mon âme, où te te mène;  
Demain je serai juste et fort... Pas aujourd'hui.

Aujourd'hui, que de soins, de pas et de visites!  
Oh! l'implacable essaim des devoirs constatés,  
Qui pullulent autour de nos tasses de thé!

Ainsi chôme le coeur, la pensée et le livre,  
Et pendant qu'on se tue à différer de vivre,  
Le vrai devoir dans l'ombre attend la volonté.

Sully PRUDHOMME.

Ces peintres ne pensent qu'à bien peindre: ils représentent ce que leurs yeux découvrent. On dirait qu'ils n'ont ni imagination ni mémoire, qu'ils ont tout oublié du passé, l'histoire, les légendes et qu'ils n'imaginent rien en dehors de ce qui tombe sous le sens de la vue et qu'ils se désintéressent des événements récents, des énergiques résistances de ce peuple de soldats et de matelots qui avaient, aux prix des plus grands sacrifices, secoué le joug étranger et fait la nation hollandaise. Ils sont les spectateurs de ces maux, de ces dévouements dont ils ne relatent nulle part le glorieux souvenir. Ils se contentent de faire les portraits des hommes de guerre, des citoyens illustres, de dessiner des champs, des paysages et des natures mortes.

L'artiste hollandais ne cherche jamais à toucher, à instruire, à donner des leçons de générosité et de grandeur; il peint et si la chose est bien peinte, elle a son prix. Tout en restant profondément et essentiellement réaliste, il méconnaît l'intérêt moral qui s'attache aux faits humains, même aux choses insensibles, lorsque celui qui les interprète y mêle un peu de son cerveau et de son coeur.

"La Hollande n'a rien ajouté au bagage intellectuel et moral de l'humanité... mais elle a miraculeusement peint. Pour être aussi éloignée des hautes pensées qui vivifient les créations des grandes écoles italiennes, la peinture hollandaise n'en est pas moins toute imprégnée de vérité, de force, et de beauté; c'est de l'art grand et fort, de l'art qui réconcilie avec la vie, qui émeut et qui parfois élève l'âme. Ce qui lui manque, c'est ce qu'on appelait autrefois le style, c'est-à-dire, "un certain reflet de la flamme et idéale, un imparfait rayon de céleste beauté". Et pourtant elle eut aussi ce rayon, rayon fugitif et unique qui, dans la nature si bien peinte par les Hobbéma et les Rydaël répandit la splendeur d'un jour surnaturel et presque divin, une lumière qui, passant par une âme avant de se déverser sur les choses, en transfigurait les apparences vulgaires et pauvres en leur communiquant une pensée et ce fut Rembrandt chez qui furent si vifs le sentiment de la misère humaine et l'instinct des tendresses chrétiennes, qui, dans l'oeuvre naturaliste de son temps, alluma ce rayon d'idéalité qui perça la froide densité des horizons fermés et laissa voir par delà que chose de l'infini".

C'est l'oeuvre de ce maître puissant que M. Lagacé étudiera, dans sa prochaine conférence.

J.-B. D.

## Papa Langlois

Nous prenons ces quelques lignes qui suivent dans un numéro récent de "la Petite Gironde", journal blocard publié à Bordeaux, France. C'est avec le plus grand respect que nous le dédions à notre excellent papa Langlois, afin de lui éclairer l'intellect sur le succès de l'instruction obligatoire en France, système dont il a fait son dada fa-

vori, et qu'il fait miroiter tous les dimanches dans les colonnes de son journal. Nous parions \$5 qu'il ne reproduira pas cet article: —

(De la "Petite Gironde")

ACTOUR DE L'ECOLE

Un Résultat de l'Examen des Conscrits  
Le "Manuel général de l'Instruction primaire" vient de publier, sous la signature d'un de ses lecteurs, une communication relative à l'examen des conscrits. On se souvient que nous avons récemment, ici même, exposé l'organisation et les conditions de cet examen. L'auteur de la communication insérée dans le journal pédagogique a toute qualité pour fournir des renseignements authentiques sur les résultats constatés, car il est lui-même une des autorités siégeant au jury, et précisément celle qui a la direction des épreuves, c'est-à-dire un inspecteur primaire.

Or, voici les très peu rassurantes constatations qu'il a été amené à faire. Les garçons de sa circonscription comptaient un contingent de 599 jeunes soldats incorporés. 170 d'entre eux furent dispensés de l'examen comme possédant un diplôme au moins équivalent au certificat d'études; 19 malades, ou en instance de réforme, ne se présentèrent pas; en sorte que 410 conscrits seulement subirent les épreuves.

Sur ce nombre, 190 obtinrent les cinq points indispensables pour n'être pas obligés à suivre l'école réglementaire. Parmi les 220 jeunes soldats restant, 15 savaient lire, un texte facile, mais ne savaient pas écrire, tandis que 11 étaient totalement "analphabètes", c'est-à-dire ne savaient ni lire ni écrire. En résumé, 36 pour cent des conscrits auront à fréquenter les cours de la caserne faute d'instruction suffisante.

Ce chiffre est vraiment effrayant si l'on considère surtout la facilité avec laquelle il était possible d'obtenir la note 5 dans les épreuves d'orthographe et de calcul. Le correspondant du "Manuel général" remarque justement que les conscrits ainsi examinés appartiennent à la génération qui a subi ou aurait dû subir l'obligation scolaire, et il se demande s'il ne va pas falloir donner raison à ceux qui prétendent qu'on va moins à l'école. Il faut se rendre à l'évidence: beaucoup, beaucoup trop d'enfants ne reçoivent pas, ou en tout cas ne conservent pas ce peu d'instruction sans laquelle, aujourd'hui un individu est un être moralement incomplet, désarmé pour les luttes de la vie. On a pu douter de l'exactitude des statistiques militaires, et nous-même ne les avons pas signalées sans réserve; celle que publie le "Manuel général" émanant d'une personnalité compétente ne saurait être discutée. Le mal est réel et profond. Croire qu'on y pourra parer en instruisant les illettrés à la caserne est une erreur. Le soldat n'a pas trop de temps pour apprendre son métier de soldat. On ne peut songer qu'à l'école. Des mesures s'imposent, et au plus tôt.

L. AMBAUD.